

Hadewijch affectée par Dieu

Muriel Mosconi*

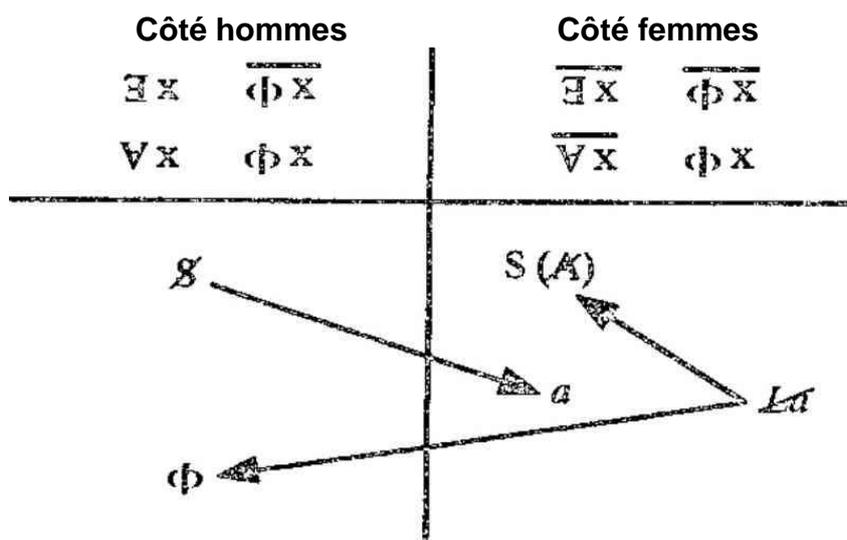
Durant son séminaire *Encore*, Jacques Lacan développe le thème de la jouissance féminine qu'il aborde par le biais des mystiques. Et il cite sainte Thérèse d'Avila, saint Jean de la Croix (qu'il inscrit du côté pas-tout des formules de la sexuation) et une béguine, Hadewijch d'Anvers¹.

« De quoi joui [ssen] t-elle[s] ? dit-il à propos de Thérèse et d'Hadewijch. Il est clair que le témoignage essentiel des mystiques, c'est justement de dire qu'ils l'éprouvent mais qu'ils n'en savent rien... Cette puissance qu'on éprouve et dont on ne sait rien, n'est-ce pas ce qui nous met sur la voie de l'ex-sistence ? Et pourquoi ne pas interpréter une face de l'Autre, la face Dieu, comme supportée par la jouissance féminine?² »

Ce dont témoigne Hadewijch, c'est d'une « ire d'amour », l'*orewoet*, d'un amour « qui donne nature nouvelle et qui dépasse le sens : mélodie qui défie tout poème !³ » et que pourtant elle écrit en poème, dans une « jaculation mystique » qui est selon Lacan ce que l'on peut lire de mieux sur cette jouissance « au-delà ». Elle témoigne d'une jouissance ineffable qui nécessite le signifiant pour la border et qui la pousse à l'écriture, écriture notée Φ , le phallus, dans *Encore*.

Pas-tout et jouissance féminine

La jouissance féminine relève du pas-tout, c'est-à-dire à la fois de la jouissance phallique significatisée et hors corps et d'une jouissance supplémentaire (mais non complémentaire), une jouissance du corps, au-delà du phallus, radicalement Autre. C'est ce qu'écrit Lacan dans ses formules de la sexuation complétées dans *Encore*.



* Conférence au Collège clinique du Forum de Liège, le 28 mai 2011, extraite du séminaire théorique du Collège de clinique psychanalytique du Sud-Est : « L'angoisse, le seul affect qui ne trompe pas ? », Marseille, 2010-2011.

La femme dans son côté pas-tout phallique, $\overline{\forall X \Phi X}$, a affaire, dans la diplopie de sa jouissance, d'une part au phallus, Φ , d'autre part au signifiant du manque de l'Autre, $S(A)$, qui indique le côté « sans confin » de cette jouissance.

Le pas-tout est ici une notation originale par rapport à son usage en logique où il équivaut à « pas tous », à « il y en a au moins un qui ne pas », alors qu'il indique ici une division « interne » des éléments même et non de l'ensemble, un « en partie » qui a trait à chaque élément. La jouissance féminine est « en partie » non phallique. Chaque « une », une par une, s'affronte différemment à cette diplopie phallus/non phallus, dans une singularité et une solitude radicales. Ce qui fait que, contrairement à l'homme qui existe dans unicité de son rapport à la castration ($\forall X \Phi X$: pour tout x , Φx), *La* femme n'existe pas. Et il n'y a pas d'ensemble des femmes, car il n'y a pas d'exception mythique qui le constituerait ($\exists X \overline{\Phi X}$: il n'existe pas x , non Φx), comme du côté hommes avec l'au-moins- Un qui échappe à la castration ($\exists X \overline{\Phi X}$: il existe x , non Φx), le père totémique.

La jouissance féminine énigmatique, folle, au-delà du signifiant, fait que les femmes ont davantage rapport à l'Autre radical qu'est Dieu. Dans *Encore*, Lacan définit cet Autre comme l'être de la signifiante, le lieu où se produit le dire, mais aussi comme le lieu de la vérité pas-toute, le lieu où le signifiant touche au silence du réel. C'est un lieu qui implique une certaine « biglerie », lieu du signifiant, de la castration et de la fonction « père » et lieu de l'ex-sistence et de la jouissance féminine sans confin. Ce qui fait dire à Lacan que cela ne fait pas deux Dieux mais que ça n'en fait pas non plus un seul. Il y a un « tremblé » sur la fonction « Dieu » : fonction symbolique et fonction qui touche au réel.

Hadewijch, fragments biographiques

Hadewijch naît à la fin du XII^{ème} siècle ou au début du XIII^{ème} dans une famille aristocratique du Brabant et elle meurt vers 1260. Elle témoigne d'expériences mystiques survenues alors qu'elle est très jeune, à l'âge de neuf-dix ans. Elle devient, croit-on, béguine à Nivelles qui fut un grand centre béguinal. Et elle aurait fondé une communauté de béguines, c'est-à-dire de femmes mystiques et laïques, qui ne prononcent que des vœux privés. Elle en aurait été une *Magistra*, une « Maîtresse », qui a des responsabilités de direction et d'enseignement à une époque où les béguinages sont des communautés assez souples qui n'impliquent pas de vivre dans la « clôture », mais qui nécessitent un certain accord de pensée.

La richesse de sa culture et celle de son écriture donnent à penser qu'il s'agit d'une dame noble et fière. Elle eut une influence profonde dans ce mouvement béguinal.

Avec Béatrice de Nazareth, elle est le premier auteur à rédiger ses œuvres spirituelles en langue vernaculaire – ici le moyen néerlandais. Mais, surtout, elle est une poétesse de génie qui transpose les formes et les thèmes de la poésie courtoise du domaine profane de l'amour du chevalier pour sa dame vers le domaine de l'amour de Dieu, qu'elle nomme la *Minne* et qui s'empare d'elle.

La *Minne* désigne en moyen néerlandais l'amour en général. Chez Hadewijch il prend différents sens : l'amour réciproque des trois instances de la trinité, Dieu, l'amour divin abstrait, l'amour incarné dans le Christ, l'amour de l'homme envers Dieu, ce même amour conçu comme une abstraction, l'âme aimante elle-même. En relatant ses extases charnelles, Hadewijch a inventé le genre de la *Minnelyriek* mystique, c'est-à-dire le lyrisme courtois mystique. Elle s'inscrit de ce fait aussi dans un courant de mystique nuptiale qui s'origine du *Cantique des Cantiques*.

Le *Cantiques des Cantiques* commence par cette phrase explicite : « Qu'il me baise des baisers de sa bouche ! » Il s'agit d'un chant d'amour charnel proféré par le peuple juif, en position féminine, en position de fiancée de Dieu, à l'adresse de Dieu, son bien aimé et son amant.

Dans le mouvement de la Cabbale, c'est Dieu qui possède une face féminine, la *Shéhina*, qui accompagne le voyageur à la mesure de la jouissance sexuelle qu'il a procurée à sa femme.

L'amour mystique implique alors une féminisation soit de l'homme, soit de Dieu. Ici apparaît cette face de Dieu supportée par la jouissance féminine dont nous parle Lacan dans *Encore*. Dans cet ordre d'idées, il est frappant que les extases d'Hadewijch, qui ont lieu lorsqu'elle communie, sont si violentes qu'elles l'obligent à rester confinée dans sa cellule pour que ses débordements n'effraient pas les autres communiantes.

Plus tardivement, Hadewijch s'inscrit aussi dans la mystique de l'essence : « L'âme est avec Dieu cela-même qu'il est » écrit-elle dans sa Lettre XIX⁴. Et elle annonce ainsi Jan Van Ruysbroeck et Maître Eckhart. Ici, il s'agit d'une identification de substance sur la base de l'Autre jouissance qu'est la *Minne*.

Si Hadewijch a connu l'éblouissement du « nouvel amour dévorant », selon ses termes, de « l'ire d'amour » passionnée, de l'*orewoet*, elle a aussi traversé de longues « nuits », ce qui l'apparente à saint Jean de la Croix. Elle a atteint, écrit-elle dans sa Lettre XXVIII⁵, un état « sans Dieu par excès de Dieu et d'ignorance par excès de savoir ». Ces formulations sont proches de la fonction du pas-tout. Elles montrent la division qu'une jouissance qui la dépasse procure à une femme (la division entre une jouissance significatisée et une jouissance qui échappe à tout signifiant, celle de l'absence). Cette division n'est pas la division du sujet régie par le signifiant.

Dieu, lui, apparaît versatile, présent, puis absent. Il comble son âme amoureuse de jouissance – *ghebruken* – pour ensuite la creuser par le manque – *ghebreken* – faisant augmenter le désir jusqu'à qu'il en soit forcé.

Toutefois Hadewijch ne se contente pas d'opposer les instants de plénitude et de vide. Elle conjugue les deux par le biais du glissement signifiant *ghebruken/ghebreken*. Elle écrit dans sa Lettre XVI : « Mais manque – *ghebreken* – dans la jouissance – *ghebruken* – est précisément la plus douce jouissance – *ghebruken*.⁶ » Par ce manque, elle s'identifie au Christ du Golgotha et à son cri « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? », ce qui, en fait, dans ce processus dialectique, la rapproche de Dieu.

Lacan a particulièrement souligné cette jouissance d'être privée dans le cas de Dora⁷, mais aussi lorsqu'il évoque dans « Jeunesse de Gide », en 1958, « la vraie femme » qui, lorsqu'elle perd tout appui phallique, peut sacrifier ce qu'elle a de plus précieux, comme Madeleine Gide ou Médée, dans une jouissance du néant⁸. Cette conceptualisation préfigure celle de l'Autre jouissance.

Les béguines

Du point de vue politique et historique, le mouvement des béguines témoigne d'une rupture d'avec le ban phallique.

En opposition, quelques fois, à l'Église instituée qui peu à peu les rejette, les persécute et parfois les excommunie, mais qui, plus tard, en canonisera certaines, les béguines se regroupent en petites communautés très mouvantes. Elles vivent selon des règles de pauvreté qu'elles s'imposent, sans prononcer de vœux officiels.

Elles se placent sous la direction d'une *Magistra*, une Maîtresse, comme le fut Hadewijch.

Le mot « béguine », qui a donné « béguin » en français à cause de leur coiffe, remonterait – c'est une des multiples hypothèses – au mot « *beggard* » qui désigne globalement les ordres mendiants (*to beg* en anglais). Ces ordres s'inspirent des franciscains et de leur vœu de pauvreté, qui n'est pas seulement renoncement aux biens mais abandon de l'esprit à l'expérience mystique.

Ces femmes, quelque fois mariées, abandonnent leur position sociale sans pour autant entrer dans les ordres et elles acquièrent une indépendance financière par la pratique de l'artisanat. Elles paraissent ainsi mettre en péril d'autres institutions encore que l'Église, celles du mariage et des confréries artisanales, d'où les oppositions farouches qu'elles suscitent.

Elles ne sont pas seulement auteurs de thèses ou de poèmes, elles sont aussi soumises à des phénomènes extraordinaires que relatent les chroniqueurs. Elles présentent des visions, des états de ravissement et d'extase, des stigmates. Et les chroniqueurs vont jusqu'à rapporter des envols et des transformations du corps jusqu'à en perdre l'aspect humain. Ces extases sont reprises dans le lien social à la différence du hors-discours psychotique. En général ces manifestations s'adressent à un Autre ou se font les garantes de l'Autre auprès des autres. Ce sont des preuves, par le corps et par l'extraordinaire, du message reçu de l'Autre. Leurs messages peuvent intéresser la vie de la communauté chrétienne toute entière quand il s'agit d'instituer la fête du Saint Sacrement ou la dévotion à l'enfant Jésus, par exemple, ou quand il s'agit d'argumenter un point de doctrine ou de prêcher une réforme.

Les écrits et le témoignage d'Hadewijch

Hadewijch a rédigé quatre sortes d'écrits : *Les Poèmes strophiques*, des poésies de la mystique courtoise qui pouvaient être mis en musique, *Les Mélanges strophiques* ou *Lettres rimées*, des poèmes à rime plate moins élaborés que les précédents, *Les Lettres*, trente-et-une lettres de direction où la doctrine est le mieux exprimée, et *Les Visions*, relatées à un assistant spirituel ou à ses sœurs, à la fin desquelles se trouve *La liste des parfait*. Cette liste est un tableau hiérarchique des degrés de perfection où elle situe, d'après ses visions, apôtres, saints, bienheureux, son entourage et elle-même, placée au-dessus de certains saints, à sa grande confusion.

Les visions sont un genre littéraire et religieux très répandu à l'époque. Celles que relatent Hadewijch sont accompagnées d'extases, de « ravissement en esprit » et elles sont très précisément datées. En général, il s'agit d'une sorte de rêves éveillés, de visions sensibles mais intérieures, à une exception près qui comporte un élément externe réel, d'allure hallucinatoire. Leurs thèmes sont sociaux, politiques, moraux, d'autres décrivent le Ciel, l'Enfer, révèlent l'humanité du Christ, invitent à le suivre dans sa passion, d'autres enfin sont des allégories où les vertus sont personnifiées ou figurées par des arbres, des fleurs... Elles décrivent sa vie d'union à Jésus et sa montée vers le Père par le Christ. Leurs symboles sont classiques, tirés pour la plupart de l'*Apocalypse*, mais ils se succèdent comme les figures d'un rêve et, comme le note son traducteur Jean-Baptiste Porion : « ce n'est guère peinture, c'est algèbre plutôt et mise en fonctions imagées de ce qui est éprouvé par l'esprit ». Il y a là un écho de la **logique** comme condition de la jouissance dont Hadewijch parle explicitement dans le récit de sa Vision IX : « Qui n'écoute pas ma dame Raison ...

ne verra jamais ni n'entendra la plus haute mélodie et les miracles de la surpuissante *Minne*.⁹»

La **raison** est nécessaire pour atteindre cette jouissance folle, le signifiant phallique est nécessaire à l'abord de cet au-delà du signifiant.

Lorsque dans cette même Vision se révèle combien Hadewijch respecte la raison et qu'elle s'apprête à « être attentive à tous les membres de sa suite¹⁰», ce qui n'est pas sans évoquer la série signifiante, la tension se résout et, nous dit-elle, : « alors la raison laissa sa place et l'amour arriva qui m'embrassa. Et j'échappais hors de moi noyée dans d'inexprimables merveilles.¹¹ »

Dans sa Vision V, elle nous donne ce fragment : « Et Celui qui, dans le Ciel, siégeait sur le trône me dit : Je suis ces trois cieux en trois Personnes ; Trône comme Verbe incarné [le Symbolique], Chérubin comme Esprit Saint [peut-être l'Imaginaire ??], Séraphin dans la jouissance essentielle avec la plénitude de ma Nature [le Réel]. Et il me ravit hors de mon esprit en cette jouissance suprême d'admiration passant la raison où je jouis de Lui comme je le ferai dans l'éternité.¹² »

Dans sa Vision XI¹³, elle doit dépasser toute personne, y compris l'incarnation du Christ (une figure phallique classique), pour se jeter dans l'abîme, dans le tourbillon de l'Essence divine.

La rencontre avec Dieu est définie comme le jeu de deux abîmes corrélatifs, celui de Dieu et celui de l'âme que Dieu évide de manière abyssale. Chacun essaye de se saisir de l'autre et le « fond [de Dieu] ne peut être atteint à moins que l'âme ne le touche avec son fond à elle¹⁴ » (Lettre XVII).

« L'âme est pour Dieu une voie libre où s'élancer depuis ses ultimes profondeurs ; et Dieu pour l'âme en retour est la voie de la liberté, vers le fond de l'être divin que rien ne peut toucher, sinon le fond de l'âme.¹⁵ »

Une topologie se dessine où c'est à partir du signifiant, du Verbe incarné, de la raison, qu'elle est ravie hors du système symbolique pour être jetée dans le trou de l'essence divine et devenir ce trou même en jouissant au-delà du symbolique, dans une absence radicale qui fait son être. « Dieu, alors, dit-elle, jouit de Soi en nous¹⁶ ».

Une temporalité se dégage où l'âme est d'abord ravie en esprit hors des impressions sensibles, puis où elle tombe hors de l'esprit : c'est le moment de l'union, où elle ne voit plus, n'entend plus, ne sais plus qu'une chose, c'est qu'elle est unie à l'Amour.

Être une avec Dieu sans distinction, tel est le témoignage central d'Hadewijch qui n'implique pas une totale nescience, mais **une diplopie quant au savoir**.

Devenant ce qu'est l'Autre, elle le connaît sur le mode de l'immédiateté sans parole, en s'éloignant de l'Autre, elle le voit sans pouvoir le comprendre.

« De cette manière l'âme à la fois voit et ne voit pas » écrit-elle dans sa Lettre XXVII.¹⁷

Bien qu'elle tente de dire la jouissance de l'union à Dieu, elle constate qu'elle ne trouve aucun mot pour cela et que le signifiant l'en détache.

« Je suis d'autant plus distincte de Dieu que je dois parler de Lui. Voilà pourquoi doucement je me tais.¹⁸ » (Lettre XXVIII) Et : « Plongée dans la nescience, / au-delà de toute appréhension, / de tout sentiment, je dois garder le silence / et rester où je suis / comme en un désert / que ne décrivent, que n'atteignent / ni paroles, ni pensées.¹⁹ » (Nouveau Poème III).

Car il n'y a pas non plus de mots qui correspondent au fond de l'âme, comme elle l'écrit dans sa Lettre XXII²⁰.

Mais, si cette union est **hors signifiant**, elle n'est pas sans **voix**.

Hadewijch parle d'une voix qui crie « aime l'amour ! » au cœur de ceux qui aiment. « Cette voix est à ce point violente qu'elle produit un bruit plus terrifiant que le tonnerre, quoiqu'elle soit inaudible. Cette voix est le lien de ceux qu'elle a rendus captifs. ²¹ » (Lettre XXII)

Cette voix éclatante et sans parole, dont parlera aussi plus tard Jan Van Ruysbroeck, évoque le primordial cri silencieux au cœur vide du sujet et de l'Autre, creux radical de la jouissance, que Lacan aborde dans *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* en commentant le tableau de Munch *Le Cri*²².

Cette union peut aussi être décrite de manière **clinique**.

Tout d'abord une présence « met en mouvement l'âme de manière imprévue et sans invite ²³ » (Lettre XX). L'esprit est si puissamment attiré que surgit une passion violente qu'elle intitule « désir furieux », « ire d'amour », ce qui mène « à une telle folie que l'on peut en mourir d'impétuosité. ²⁴ » (Vision VII)

Quelques fois les accents érotiques sont manifestes et ils précèdent l'union mystique. Dans la Vision VII, Dieu prend la forme d'un bel homme qui satisfait son corps jusqu'à la limite du supportable avant qu'il ne s'anéantisse et qu'il ne fusionne avec elle de telle sorte qu'ils soient « un » de manière indistincte.

Mais dans cette béatitude même affleure un sentiment de **privation** et une souffrance engendrée par la **carence** de cette jouissance. Dieu reste alors sur les cimes du jouir et elle dans les abîmes du manque où elle erre seule.

Les poèmes strophiques chantent cette désespérance qui peu à peu, au fur et à mesure de leur avancée, se transforme en jouissance en retour sur le modèle *ghebruken/ghebreken* déjà cité. Les peines d'amour deviennent alors « pur trésor » (Poème XLIII²⁵) comme dans ce poème tardif :

« Ce que l'amour a de plus beau, ce sont ses violences / Son abîme insondable est sa forme la plus belle / Se perdre en lui, c'est atteindre le but / Être affamé de Lui, c'est se nourrir et se délecter / L'inquiétude d'amour est un état sûr / Sa blessure la plus grave est un baume souverain / Languir de lui est notre vigueur / C'est en s'éclipsant qu'il se fait découvrir / S'il fait souffrir, il donne pure santé / S'il se cache, il nous dévoile ses secrets / C'est en se refusant qu'il se livre / Il est sans rime ni raison et c'est sa poésie / En nous captivant, il nous libère / Ses coups les plus durs sont ses plus douces consolations / S'il nous prend tout, quel bénéfice ! / C'est lorsqu'il s'en va qu'il nous est le plus proche / Son silence le plus profond est son chant le plus haut / Sa pire colère est sa plus gracieuse récompense / Sa menace nous rassure / Et sa tristesse console de tous les chagrins : / Ne rien avoir, c'est sa richesse inépuisable. ²⁶ » (Mélange strophique XIII ou Lettre rimée XVII).

Cette expérience des abîmes, du désert, lui fait saisir que sa vraie partenaire est la solitude après qu'elle a pris acte de la division que cette jouissance occasionne.

Dans les paradoxes qu'elle déroule et qu'elle résout se marque la trace du signifiant du manque de l'Autre.

Et élevant le manque à la dignité de « pur trésor », dans ce processus dialectique, elle nous montre en quoi l'amour est ce par quoi la jouissance condescend au désir, soit au manque.

Ce « nouvel amour », comme elle l'écrit, n'évoque-t-il pas la satisfaction de séparation liée au réel propre au parlant, liée au silence du réel au cœur du sujet et de l'Autre, comme une préfiguration de la satisfaction de fin d'analyse ?

¹ Bibliographie générale sur Hadewijch d'Anvers :

A) Œuvres de Hadewijch d'Anvers :

A1) *Écrits mystiques des béguines*, traduction du moyen-néerlandais Porion J.-B., Paris, Seuil, 1954 ; réimprimé, 1985 et 1994 (avec nouvelle pagination).

A2) *Lettres Spirituelles*, traduction et notes Porion J.-B., Genève, Martingay, coll. « Ad solem », 1972.

A3) *Amour est tout, Poèmes strophiques*, traduction Vande Plas R., introduction générale et présentation Simonet A., Paris, Téqui, 1984.

A4) *Visions*, présentation, traduction et notes par Porion J.-B., Paris, L'Œil, coll. « Les Deux Rives », 1987.

B) Écrits sur Hadewijch :

B1) Dunand A., « Commentaire de Hadewijch (*le poème XVII*) », *Ornicar ? 47, oct.-déc. 1988*, pp. 18-33, Paris.

B2) Grozier A. *Hadewijch d'Anvers, béguine et mystique, Le Pavement de saphir*, Paris, L'Harmattan, 2010.

B3) Mommaers P., *Hadewijch d'Anvers*, Paris, Éd. du Cerf, 1994.

² Lacan J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, pp. 70-71.

³ Hadewijch d'Anvers, *Écrits mystiques des béguines*, traduction Porion J.-B., Paris Seuil, 1985, Poème XVIII.

⁴ Hadewijch d'Anvers, *Lettres Spirituelles*, traduction et notes Porion J.-B., Genève, Martingay, coll. « Ad solem », 1972, Lettre XIX.

⁵ *Ibid.*, Lettre XXVIII.

⁶ *Ibid.*, Lettre XVI.

⁷ Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 112.

⁸ Lacan J., « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 739-764, en particulier p. 761.

⁹ Hadewijch d'Anvers, *Visions*, présentation, traduction et notes par Porion J.-B., Paris, L'Œil, coll. « Les Deux Rives », 1987, Vision IX.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*, Vision V.

¹³ *Ibid.*, Vision XI.

¹⁴ Hadewijch d'Anvers, *Lettres Spirituelles, op. cit.*, Lettre XVII.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, Lettre XXVI.

¹⁸ *Ibid.*, Lettre XXVIII.

¹⁹ Hadewijch d'Anvers, *Amour est tout, Poèmes strophiques*, traduction Vande Plas R., introduction générale et présentation Simonet A., Paris, Téqui, 1984, Nouveau Poème III.

²⁰ Hadewijch d'Anvers, *Lettres Spirituelles, op. cit.*, Lettre XXII.

²¹ *Ibid.*

²² Lacan J., *Le Séminaire « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse »*, 1964-1965, inédit, séance du 12 mars 1965.

²³ Hadewijch d'Anvers, *Lettres Spirituelles, op. cit.*, Lettre XXII.

²⁴ Hadewijch d'Anvers, *Visions, op. cit.*, Vision VII.

²⁵ Hadewijch d'Anvers, *Écrits mystiques des béguines, op. cit.*, Poème XLIII.

²⁶ *Ibid.*, Mélange strophique XIII ou Lettre rimée XVII.